

faisait noir comme dans un four ; dans les nuits claires, le fauve ne vient pas au piège. Nous devions arriver à dix heures au lieu de l'affût, c'est-à-dire deux heures avant l'arrivée du tigre dans la région, de sorte que l'escorte avait le temps de se retirer après nous avoir conduits au mirador, sans donner l'éveil au malin fauve. C'est vers minuit que le seigneur tigre apparaît généralement aux environs de Quan-Yen, parce qu'il ne quitte qu'à la chute du jour ses repaires fort éloignés sur les montagnes. Néanmoins, le long des sentiers, dans les ravins obscurs, je m'imaginai à chaque pas voir darder sous les bananiers et les banyans les yeux du féroce gibier.

Nous arrivâmes dans une clairière choisie pour l'affût. Là, avait été dressé un grand mât au sommet duquel s'étalait une plate-forme en manière de hune. Une échelle de corde pendait. Je montai le premier, D*** me suivit et hissa l'échelle. Un milicien suspendit le petit chien à une ficelle, au-dessous de nous, et la pauvre bête se mit à hurler de douleur, ne se doutant pas que ses plaintes avaient précisément pour but d'appeler le fauve. L'escorte se retira, nous laissant seuls, silencieux, couchés à plat ventre à quatre mètres en l'air.

Nous nous tîmes ainsi longtemps, l'oreille au guet et nous crevant les yeux à distinguer quelque chose dans l'obscurité. Des fausses alertes soutinrent notre attention dans le silence interrompu par les seuls gémissements du roquet, et plusieurs fois nous allongâmes inutilement le cou hors de la plate-forme pour écouter. . . .

J'allais m'assoupir quand le chien cessa d'aboyer ; c'était le signal qu'il venait de sentir la proximité du tigre. La terreur l'immobilisait.

— Attention et ne parle pas ! fit D***. Puis il ajouta à voix très basse : J'entends le halètement ! . . . le bruit se rapproche ! . . .

Le feuillage, secoué par la brise, se mit à bruiser légèrement.

Nous attendîmes quelques minutes qui nous parurent des heures ; rien ne vint. Alors mon compagnon, pris d'un soupçon soudain, alluma un papier qu'il laissa tomber au pied du mirador. A cette lueur, l'humiliante réalité nous apparut.

— Tonnerre ! s'écria le lieutenant, le gremlin est venu happer le petit chien à notre barbe sans que nous y vissions rien !

Je n'en revenais pas. Toute la clairière avait été jonchée exprès de fagots secs, et nous n'avions pas entendu le moindre craquement sous les pattes de l'animal. Il fallait en prendre son parti : l'affaire était irrévocablement manquée, le tigre ne revenant jamais au point où il a trouvé sa pâture. Harassés de fatigue, nous nous endormîmes sur notre couche aérienne.

Il faisait à peine jour quand l'escorte vint nous chercher. Elle était commandée par un tout jeune caporal d'infanterie de marine, qui parut prendre une grande part à notre mécontentement.

— Si, mon lieutenant, disait-il avec son accent marseillais, avait voulu me garder avec lui, je crois que j'aurais tué la bête, car j'ai une vue perçante, et, grâce à mon sang-froid, je ne rate jamais mon coup. J'ai juré à ma bonne amie de lui rapporter une peau de tigre.

Nous reprîmes la direction de Van-Méou. D*** laissait l'escorte nous précéder à plus de deux cents mètres, avec le caporal en tête, tandis que nous devisions sur les manœuvres du fauve que nous croyions rentré dans son repaire depuis l'aube.

C'était une erreur. Brusquement, à un coude du ravin, un cerf traversa le sentier. Un tigre énorme qui le poursuivait, sauta à sa suite au milieu de notre chemin ; mais, ayant aperçu le détachement, il s'assit crânement sur ses pattes de derrière et regarda fixement le caporal qui se trouvait à vingt pas de lui.

— Ne bougeons pas ! fit vivement D***, en me saisissant par le bras ; au moindre mouvement, la bête se précipiterait sur le caporal, et nous sommes trop éloignés pour tirer à coup sûr. Le caporal seul doit faire feu !

Mais celui-ci n'y songeait pas. Glacé d'effroi, il paraissait une statue. Deux mortelles minutes, nous restâmes tous les treize sans mouvement, sans respirer presque, échelonnés le long du chemin descendant.

Soudain l'animal terrible bondit de côté dans les

bois et reprit la poursuite du cerf. Revenus de notre stupeur, nous essayâmes une battue, mais le tigre était loin déjà à la suite de sa proie.

— Caporal, dit D***, tandis que nous restions au camp, vous avez un peu trop de sang-froid, et votre bonne amie risque fort de se contenter d'un tapis de laine pour sa descente de lit !

MÉHIER DE MATHUISIEULX.

LE SAINT-VIATIQUE AUX MALADES

Nous détachons le passage ci-dessous d'une lettre du révérend P. Brunette, datée de Ica, Pérou :

Une chose m'a surtout frappé pendant mon séjour ici, c'est la manière solennelle et imposante avec laquelle on porte le Saint-Viatique aux malades. J'ai été deux fois témoin de ce spectacle qui m'a profondément impressionné.

A huit heures, un soir, j'entends le son des cloches de l'église des Descalzos, puis, un instant après, des airs de musique religieuse et les tintements argentins d'une multitude de clochettes. J'interroge et l'on me répond que c'est *El Santísimo* que l'on porte à un malade.

Bientôt la procession débouche dans la rue. Plus de cinq cents personnes, la plupart des hommes, portant un cierge allumé et marchant en silence sur deux rangs, accompagnaient le Saint-Viatique, abrité sous un dais magnifique, qu'entourait un nombreux clergé et précédé d'une multitude d'enfants de chœur tenant des encensoirs ou portant de riches fanaux de différentes couleurs. Une troupe de musiciens fermaient la marche. La procession, après avoir défilé devant ma porte, en chantant des hymnes ou en récitant le chapelet, s'arrêta à quelque distance devant une maison d'assez belle apparence où se trouvait le malade.

Au moment de la communion, de nombreux pétards, complètement indispensables de toute fête au Pérou, crépitaient et mêlaient leur bruit au son des clochettes et à ceux de la fanfare qui faisait entendre son air le plus bruyant. Puis on revenait à l'église en décrivant un long circuit, dans le même ordre et avec les mêmes cérémonies. C'est très beau et très touchant.

Une population qui rend de pareils honneurs au Saint Sacrement est une population profondément religieuse que bon le Dieu ne peut pas ne pas bénir. Ce sont de grands actes de foi qui portent avec eux leur récompense.

Dans tout le Pérou, du reste, et je crois dans tous les pays de langue espagnole, on a conservé l'habitude de porter solennellement la communion aux malades. Pendant le temps pascal, on le fait le dimanche de la Quasimodo. Les malades sont visités et préparés pendant la semaine qui suit la fête de Pâques et le dimanche *in Albis* devient une véritable Fête-Dieu où les rues sont ornées et pavisées aussi richement que possible, et le Saint-Sacrement porté et accompagné avec autant de pompe.

Plaise à Dieu que ces touchantes manifestations ne disparaissent jamais du milieu de cette catholique population du Pérou !

LA DERNIÈRE NUIT DE L'ANNÉE

(Traduit de l'Allemand)

Le dernier jour de l'année, à minuit, un vieillard était à sa fenêtre, regardant avec désespoir le ciel immobile et éternellement jeune, tantôt la terre silencieuse et blanche sur laquelle personne n'est aussi malheureux que lui. Sa tombe était là, à ces côtés, couverte, non de riantes fleurs de l'enfance, mais du manteau de neige de la vieillesse ; et il se trouvait n'avoir rapporté d'une vie riche des dons du ciel que des erreurs et des infirmités, un corps flétri, une âme corrompue, un cœur empoisonné et une vieillesse repentante.

Les belles journées de sa jeunesse passaient en ce moment devant lui comme des fantômes et le ramenaient à cette charmante matinée où son père, pour la première fois, l'avait placé sur le chemin

de la vie, chemin fatal qui se partage en deux sentiers, dont l'un, celui qui est à sa droite, éclairé d'une lumière divine, conduit au séjour de la vertu, pays paisible, rempli de moissons, d'anges et de rayons éblouissants, et dont l'autre, celui qui est à gauche, va se perdre, après mille détours, dans un antre noir, rempli de spectres, de vapeurs infectes et malfaisants.

Hélas ! les serpents s'attachaient à son cœur et il ne savait pas dans quel lieu il se trouvait. Il s'écriait avec un inexprimable accent de douleur et de repentir : " O ciel ! rends-moi ma jeunesse ! ô mon père ! place-moi de nouveau sur la route de la vie et que je fasse un autre choix ! "

Mais depuis longtemps son père et sa jeunesse n'étaient plus. Il vit des feux follets danser sur des marais et aller s'étendre au milieu du cimetière : " Voilà mes folies," dit-il. Il vit une étoile se détacher du ciel, briller encore dans sa chute et se briser contre la terre. " C'est moi ! " dit son cœur saignant. . . . Et les dents du remords s'enfonçaient encore plus avant dans ses blessures. . . .

Son imagination éveillée lui montrait sur les toits des fantômes. D'un côté, un moulin à vent levait d'un air menaçant ses bras gigantesques pour l'écraser, de l'autre un cadavre oublié dans une chapelle mortuaire prenait par degrés ses traits. Tout à coup, au sommet du rocher, retentit, grave comme un chant d'église, la musique qui annonçait la nouvelle année. Il attendit, promena un long regard sur l'immense horizon et pensa aux amis de sa jeunesse qui, à cette heure, meilleurs et plus heureux que lui, avaient un rang dans la société, étaient entourés d'enfants vertueux et jouissaient de l'estime de leurs concitoyens.

— Hélas ! disait-il, je devrais en ce moment, si je l'avais voulu, goûter en paix comme vous en cet instant les douceurs du sommeil ! O mes parents ! je devrais être heureux si j'avais suivi les leçons, les conseils que vous me donniez à tous les premiers jours de l'année !

Et tandis qu'il se livrait aux souvenirs d'une existence évanouie, il lui sembla que le cadavre qui avait pris ses traits se dressait et devenait un jeune homme vivant. Il se cacha les yeux, son cœur était pénétré d'une angoisse mortelle, des larmes brûlantes tombaient sur son visage. Il répéta en soupirant : " Oh ! reviens ma jeunesse, reviens ! " Et en effet, sa jeunesse était revenue, tout ce qu'il venait de voir n'avait été qu'un rêve. Il se retrouva jeune homme comme la veuille, ses fautes seules n'étaient pas une illusion.

Il remercia le ciel de pouvoir encore quitter le sentier fangeux du vice et prendre la voie lumineuse qui conduit au pays des moissons.

Retourne avec lui, jeune homme, si comme lui tu te trouves sur le faux chemin ! Ce songe terrible un jour sera ton juge ; plus tard, tu auras beau crier : " Reviens ma jeunesse ! " la jeunesse ne reviendra plus.—J.-W. VAN GOETHE.

PROPOS DU DOCTEUR

Les crampes.—Lorsqu'une crampe vous saisit, liez fortement au-dessous du genou la jambe attaquée, et la crampe disparaîtra. On peut encore masser, c'est à-dire presser, pétrir avec le pouce, la main, les muscles de la jambe, ou enfin appliquer le pied nu sur le plancher.

Ampoules.—Lorsqu'en marchant il survient des ampoules aux pieds, il ne faut pas enlever l'épiderme, mais simplement traverser l'ampoule avec une aiguille garnie de fil de soie et laisser le fil au milieu ; alors on peut continuer sa marche.

Saignement du nez.—Nous indiquons plusieurs moyens ; si l'un ne réussissait pas, on emploierait l'autre.

Provoquer coup sur coup de profonds soupirs. Tenir le bras levé du côté opposé à la narine par où se fait l'écoulement. Renifler de l'eau très-fraîche et additionnée au besoin d'un peu de vinaigre ou d'alun. Priser de l'alun en poudre ou de la colophane. Appliquer des compresses d'eau froide sur le front, les tempes et le nez. Prendre debout un bain de pieds sinapisé ou appliquer des sinapismes aux jambes.